merveilleux personnages ne s'agitent que pour faire long feu, et où le décor lui-même, la Florence des Médicis, est impuissant? Idée sublime, coup de génie, éclaircie prodigieuse comme dans la séène entre Lorenzaccio et Philippe Strozzi, mais du Shakespeare qui ferait rêver à la nécessité triste d'un D'Ennery. Certes, il faut admirer, aimer plutôt Musset, à la façon dont Montaigne aimait Paris; c'est un bloc, avec un saule dessus; mais si, poète, son inspiration compense les lacunes de la forme, si l'incomparable immortalité de ses sources anéantit toutes réserves et toutes critiques, s'ensuit-il que son théâtre doive profiter des mêmes privilèges? Lui-même n'y croyait pas; sa fortune est née de la fantaisie d'une comédienne retour de Russie, et ce serait vraiment un curieux dommage que la fantaisie d'une autre vînt rejeter, oh! bien pieusement d'ailleurs et innocemment, cette fortune dans la discussion. Je donne tout le Musset de la Comédie-Française et d'ailleurs, celui-là même de Delaunay, pour le Musset qui sanglotait à cause d'un Pagello."

M Jules Lemaître.

—J'ai déjà dit, dans de longues pages, ce que je pense de Musset, et non seulement j'ai fait de nombreux feuilletons dans lesquels j'ai discuté son œuvre, mais j'ai écrit également une préface très étendue lorsque l'éditeur Jouaust a fait paraitre son théâtre. Là vous trouverez l'expression très franche de ma pensée.

"Toutefois, je puis vous dire encore ceci. Sans aucune réserve, j'adore son théâtre. Je ferai quelques exceptions en ce qui concerne ses *Nouvelles*, dont la plupart me plaisent beaucoup, et j'ai une très grande admiration pour *la Confession d'un enfant du siècle*."

Quant à ses vers, M. Jules Lemaître m'avoue très sincèrement qu'il les a beaucoup aimés autrefois. Et cela n'est-il pas d'accord avec la plupart des littérateurs.

WAGNER

—ET—

Son Rôle dans l'Histoire de la Musique.

Petit historique du chant et de l'instrumentation.
Réaction contre le Donizettisme.
La syntèse Wagnérienne, union de la musique et de la poésie.
Le génie du nord, le génie du midi.—Rossini et Meyerbeer.
Les procédés Wagnériens, la légende.
Guerre à la voix humaine.
Caractère vague de la langue des sons.
La musique descriptive.
Le Leitmotive.
Wagner et la France.
Petite leçon de géographie artistique.

—Suite—

Voilà donc la situation bien établie. Nous faisons à peu près maison nette. Pas d'orchestre ou, tout au plus, à nos yeux d'amateurs, de connaisseurs de la fin du 19me siècle, un orchestre d'une insuffisance ridicule, d'une sonorité, d'une variété à peu près nulles.

Que faire? De quel côté se tourner pour produire ces effets? On n'avait guère à sa disposition que la voix humaine, qui a toujours existé et qui, à cette époque, était prodigieusement cultivée; elle l'était même à l'excès. Aussi, n'écrivait-on guère que pour elle. L'orchestre se bornait à des accompagnements, sous forme de batteries que nous trouvons, aujourd'hui, insupportables, ou sous forme d'accords peu compliqués; car ils étaient simplistes, les compositeurs de cette époque.

Ce que nous appelons Opéra n'existait pas. Ce n'était qu'un prétexte à cavatines, une série d'airs brillants. Souvent le compositeur se contentait de tracer un canevas très simple. Sur ce canevas le chanteur brodait d'éblouissantes vocalises de sa façon, d'étourdissantes fioritures. Parfois, le premier sujet descendait d'une montagne quelconque, drapé dans un costume antique ou soi-disant tel. Il s'avançait solennellement devant la rampe; il exécutait son grand air, puis il remontait la scène et disparaissait par où il était venu sans s'irquiter de ce qui s'était passé avant son entrée, de ce qui allait se passer après sa sortie. Il anathématisait son rival en roulades; il le noyait sous un déluge de vocalises; ou bien il expirait au beau milieu d'un trille.

Au point de vue du drame lyrique, il n'y avait là rien de sérieux. En réalité, le drame lyrique n'est venu qu'au 18e siècle, avec Rameau dans la première moitié, avec Gluck dans la seconde.

Cela ne veut pas dire que l'on ne fît pas alors d'harmonie. Au contraire; mais on ne se livrait à cet exercice que dans les églises. C'était alors, qu'on ne l'oublie pas, la grande époque des maîtres chanteurs, en même temps que la grande époque du style fugué, élevé, dès les débuts, à un incomparable degré de perfection. Exemple: Palestrina, Bach, Haendel.

De tout ce qui précède on aurait également tort de conclure que l'on ne faisait alors que de la musique de chant. Ce serait, tout à la fois, commettre une erreur historique grossière, et méconnaître les instincts qui ont de tout temps dominé et dirigé l'homme.

Du jour où il a eu à sa disposition quelques cordes de boyau ou de métal qu'il pût faire vibrer, au moyen du doigt, au moyen de l'archet, au moyen d'une touche; ou bien un tuyau d'où il pût tirer quelques sons plus ou moins agréables, il a cherché à se faire accompagner par ces cordes ou par ces tuyaux. Ça été là, dans tous les temps, un de ses plus impérieux besoins.

En d'autres termes, le jour où il a fait de la mélodie, il a voulu faire de l'harmonie; le jour où il a fait du chant, il lui a fallu faire de l'instrumentation. Mélodie et harmonie, chant et instrumentation sont contemporains et forment les deux parties intégrantes de ce grand tout qu'on appelle la musique.

Seulement, comme les voix offraient plus de ressources que l'instrumentation, alors à l'état d'enfance, c'est sur les voix que l'on se reposait pour produire ses effets.

Il s'est même produit un phénomène qui doit nous paraître bien singulier, à l'heure qu'il est. C'est que le poème a pris le pas sur la musique, laquelle n'arrivait qu'en seconde ligne.

Quand Quinault, le premier des librettistes français, non seulement par la date, mais par le talent—car il n'a jamais été surpassé, ni même égalé depuis—quand Quinault écrivait ses tragédies lyriques, il se préoccupait fort peu des désirs, des aspirations de Lulli. Il écrivait un poème aux formes, au rythme duquel les inspirations du compositeur devaient se plier. Peu lui importait que les situations, que le rhythme se prêtâssent aux effets lyriques, aux développements de la phrase musicale. Le poète commandait; le musicien devait obéir.

Nous voilà bien loin de l'époque actuelle, où le compositeur est presque tout et le librettiste, pre que rien; où le premier coupe, tranche, rogne à sa guise et ne songe qu'à se tailler dans l'œuvre du second des situations musicales, des effets d'orchestre.

Cette situation étrange, que nous avons de la peine à comprendre, aujourd'hui, dura tant que dura dans l'orchestration un état d'infériorité que nous comprenons encore moins. On ferait sourire le lecteur, à l'heure qu'il est, si on lui racontait qu'un des premiers compositeurs qui aient jamais existé—un véritable génie, celui-là—Gluck, a fait une véritable révolution, en introduisant dans l'orchestre—devinez quoi—la clarinette, l'instrument illustré par les coaxes de ses virtuoses et dont on a dit qu'il rend sourds ceux qui l'exécutent et aveugles ceux qui en jouent.

On était alors en plein 18e siècle. Les sciences physiques faisaient des progrès prodigieux. Les découvertes succédaient aux découvertes. L'acoustique en avait naturellement sa belle et bonne part. On se mit à étudier avec ardeur les phénomènes qui se passent dans les corps sonores, alors que les sons s'y produisent et les différents modes de transmission de ces sons, à travers les instruments, d'abord, puis à travers l'air ambiant.

Ces phénomènes une fois nettement constatés, il se produisit toute une révolution dans la Lutherie. Il y avait peu de chose à faire pour les instruments à cordes; ils étaient presque tous inventés et même perfectionnés.

Il en fut tout autrement des instruments à vent—ceux de bois s'allongèrent, se grossirent, se tordirent dans tous les sens, se couvrirent de clés qui remplaçaient avantageusement les quelques trous d'autrefois. Ils doublèrent, triplèrent la puissance de leurs sons et acquirent une facilité d'exécution, inconnue jusque-là.

Mais c'est dans les instruments de cuivre que se produisit la plus étonnante révolution. Ils étaient presque tous nouveaux; ils profitèrent de toutes les découvertes qui venaient d'être faites. C'est en moins de 50 ans que s'est formée et complètement équipée toute cette armée d'instruments aux merveilleuses sonorités, et susceptibles des plus grandes agilités d'exécution.

Toute l'économie de la composition musicale en fut bouleversée. C'était la voix qui régnait autrefois en maîtresse absolue. Désormais, il lui fallut compter avec l'orchestre. Elle fut obligée de changer, de grossir, de forcer ses émissions pour prendre plus d'ampleur, plus d'éclat.

Ce fut parmi les musiciens un véritable affolement. Ils étaient étourdis des effets qu'ils produisaient. Les luthiers vinrent encore doubler cet affolement, en exhaussant le diapason de leurs instruments. Cet exhaussement fut tel, que l'on se vit obligé d'y mettre un terme. Il y eut une sorte de convention internationale chargée d'établir scientifiquement un diapason commun à toutes les nations. De là, le diapason normal, sorte de compromis entre les exigences des luthiers et les justes réclamations de la voix, qui ne peut sortir de certaines limites, sans se briser, ou, tout au moins, s'érailler.

On voit quelle puissance avait acquise en peu de temps l'instrumentation. Les choses allèrent encore plus loin. Les compositeurs en vinrent à prendre en dédain les poètes et leurs librettos. Ils ne se gênèrent pas pour couper les scènes qui leur déplaisaient, pour raccourcir ou allonger à leur fantaisie, celles qu'ils daignaient conserver. Trop souvent, en écrivait des pièces, uniquement en vue de fournir au musicien, à tel endroit, à telle scène, la romance, la cavatine de rigueur; le duo, le trio, le quatuor de convention.

Nous avons même vu un éminent compositeur en qui s'est, pendant quarante ans, incarné le génie du Drame lyrique — Meyerbeer — déformer des poèmes d'une grande valeur et les rendre méconnaissables. Exemple: le "Pardon de Ploërmel. Que voulez-vous? il ne visait qu'à reproduire des situations musicales. Le reste lui importait peu.

On en était même arrivé à faire de la musique sur des librettos, informes, ridicules, horribles même. Tel, le Trovatore, qui est un chef d'œuvre d'ineptie, dont, après 40 ans de scène, on n'a pas encore réussi à expliquer l'intrigue.

Il fallait en finir avec ces poèmes informes de leur nature, ou déformés par le caprice des musiciens; avec cette débauche de ritournelles, de rigodons que l'on écrivait à la hâte, pour faire ressortir les qualités d'une voix, les aptitudes d'un artiste, souvent en dépit de toutes les règles de l'esthétique, sans se demander si ces compositions ne constituaient pas des contre-sens, avec les idées et les sentiments qu'elles étaient appelées à exprimer.

On pourrait citer par centaines des exemples de cette cacophonie; car ç'en est une véritable, que l'accouplement d'une situation profondément dramatique, de scènes pleines de tendresse, de passion avec une musique sautillante, avec des motifs vulgaires, plus dignes d'un bastringue que d'une salle de grand opéra.

Qu'on me permette d'en citer un seul. Je le cueille dans une œuvre célèbre qui a fait fureur pendant plus de cinquante ans et est encore au répertoire: Lucie de Lammermoor.

Certes, la scène finale, la mort du ténor, est superbement traitée! Impossible de rêver une mélodie plus plaintive. Elle ne manque jamais son effet, quand elle est convenablement exécutée.

Mais pourquoi, alors que son héros est près d'expirer, et entre les deux reprises de l'air: *O Bel ange, dont les ailes*, etc.... l'auteur introduit-il une ritournelle joyeuse, sautillante, un véritable air de gigue?....

Le lecteur doit se rappeler cette scène....

J'ai vu parfois d'excellents musiciens entrer dans une violente colère, en entendant ce misérable rigodon qui vient déshonorer une aussi belle inspiration.

Du reste, Donizetti se faisait un jeu de ces improvisations. N'est-ce pas lui qui, en apprenant que Rossini avait mis quinze ou vingt jours à écrire son *Barbier de Seville*, s'écriait naïvement: "Je le crois bien. Il est si paresseux!"

Qu'on juge après cela du sans façon avec lequel il travaillait son orchestration. Aussi avait-on affublé ce genre de composition facile, œuvre du caprice du moment, du titre de Donizettisme.

Il ne faut pas croire que Donizetti, avec son déplorable système, n'ait eu que des succès incontestés. Le dernier de ses triomphes, par exemple, *La Favorite*, a été, dès les débuts, l'objet des plus vives attaques. J'ai entendu alors éreinter cette œuvre par les princes de la critique qui la traitaient cavalièrement, brutalement, de musiquette.

Pour comprendre le véritable état des esprits, à cette époque, il faut s'y reporter et voir ce qui s'y passait.

Laissons, si vous voulez, de côté Rossini et son *Guillaume Tell* qui date de 1829, et qui n'avait pas encore donné son *Stabat* et sa grande messe. Mais, avant la *Favorite* qui date de 1840, il y avait eu *Robert le Diable*, qui date de 1831; la *Juive* qui date de 1835; les *Huguenots*, de 1836; et, un peu plus tard, *Faust*, qui est de 1859; le *Prophète*, de 1849.

C'est à la même époque, 1846 que Berlioz donnait sa *Damnation de Faust*, où il lutte avec avantage de pittoresque, de science instrumentale avec les œuvres de Wagner, avec la Walkyrie, par exemple.

Durant ces mêmes années qui ont été, au point de vue musical, d'une fécondité merveilleuse, on exécutait, à Paris, aux Italiens, le *Fidelio*, de Beethoven, dont, depuis longtemps, les symphonies faisaient les délices des concerts du Conservatoire.

La suite à dimanche prochain.

Mondanités.

L'agitation de la ville a trouvé son écho dans tous les cœurs, et cette semaine a assisté à une succession de réjouissances auxquelles il eût été difficile de se soustraire. Si les individualités étaient diverses, variées, la loi était une, jeunes et vieux lui obéissaient et les réunions de famille, les diners d'apparat et les fêtes d'enfants, qui ne sont ni les moins animées ni les moins brillantes, se sont multipliés.

Il en est, qui sont allés passer à la campagne cette joyeuse semaine. Ceux-là sont ceux qui voulaient avoir les derniers sourires de la nature expirante, comme disent les élégies, ceux qui aiment à jouir des pâles rayons du soleil d'hiver se jouant à travers les arbres à moitié dépouillés, des grands parcs. Là comme ailleurs, on s'est amusé, partout on a fêté Noël.

Cette semaine la préoccupation par excellence sera celle des étrennes. Les magasins, déployant leurs merveilles, sont magnifiques à parcourir. Donnez, donnez, semblent-ils dire à ceux qui les admirent: aux enfants les bombons et les jouets, aux jeunes filles ces fantaisies de luxe qui les enchanteront. Faire des heureux, n'est-ce pas être heureux soi-même?

L'usage de recevoir le Jour de l'An, qui était tombé en désuétude, sera repris cette année, dit-on, ce qui donnera de l'animation et beaucoup d'éclat à ce jour qui est plein de promesses.

M. et Mme A. L. Monnot, le Col. W. F. Hudson et famille, et Mlle Nina Webster ont pris des appartements pour l'hiver chez Mlle Alice Isnardon, 331 avenue Remparts. Ces dames recevront le mercredi.

La réunion enfantine donnée jeudi par Mme L. D. Goodrich, dans ses salons de l'avenue Esplanade, a été un vrai succès. Comme clou: un superbe arbre de Noël chargé de ravissants bibelots, sucreries, jouets, etc., dont la distribution a été faite aux amis par deux gentilles petites filles, Mignon et Yvonne Goodrich, en l'honneur de qui la fête avait lieu. Parmi les assistants: Maud Dufour, Lucie Claiborne, Frances Dufour, Jeanne Bernos, Taylor, Sidney Brousseau, Lanrette Landry, Robert Nicholas, George Riosu, Maurice Baudier, Rhett Dufour, Miller Gordon. Des rafraichissements, gâteaux, crèmes glacées et bonbons ont été servis aux enfants à cette joyeuse fête qui leur laissera longtemps un charmant souvenir.

Vendredi, les MM. Pat et Bernard McCloskey, ont donné, à l'hôtel St Charles, un splendide diner, auquel ils avaient convié MM. Henry Maspéro et J. O'Reardy.

Le juge Théard et le colonel Lamar Quintero sont partis hier soir pour Philadelphie, et iront de là à New York. Leur absence durera environ quinze jours.

Un german des plus brillants a eu lieu jeudi soir, chez Mlle A. Venables. Au nombre des danseurs: Mlles M. Hyman, L Bres, E. Rowland, S. Hands, L. Castanedo, E. Bosquet, B Brow, B. Pleasants et MM. H. Mazerat, A Shepard, H Upton, A Crump, M. McMillan, M. Gilmore. Le cotillon était conduit par Mlle Mary Price et M. Harry Emmett.

M. et Mme H. R Piocaluga ont envoyé des cartes d'invitations pour le mariage de leur fille Angeline, avec M. Charles G. Moreau, de la Baie St-Louis. Le mariage aura lieu à la Cathédrale à 4 heures 30, et sera suivi d'une réception de 5 à 7 p. m., chez M. et Mme Piocaluga, au coin des rues St-Pierre et Décatur. M. et Mme Moreau seront "At home" après le 21 janvier, avenue Cartoll, Baie St-Louis.

Le public est cordialement invité à assister à la distribution des jouets, du superbe arbre de Noël, qui a été cette année encore garni par Mme Schreiber pour les enfants de l'Asile St-Vincent, distribution qui aura lieu à l'Asile, qui est situé au coin des rues Magazine et Race, le premier dimanche de janvier, à 1 heure P. M.

M. et Mme Alphonse Weysham, qui sont arrivés de Biloxi, resteront jusqu'après les fêtes chez M et Mme Aleck. Harris, de l'Avenue Esplanade.

Mlle Nina Webster sera une des débutantes de cet hiver.

M. E. A. McLaurin, du Mississipi, est actuellement à la Nouvelle Orléans.

Mardi a eu lieu, chez Mme Adolphe Schreiber, le dernier de la série de ses Euchres. Cette fois encore il avait attiré beaucoup de monde. Mme Schreiber est infiniment reconnaissante aux dames qui lui ont prêté leurs concours à l'œuvre de charité qui a rendu heureuses plus de cent petites orphelines.

Ce n'est jamais en vain que l'on fait appel à Mme Schreiber lorsqu'il s'agit de secourir les indigents. Infatigable dans ses efforts, ses entreprises sont toujours couronnées de succès, et elle en est bien heureuse. Ça fait tant de bien de faire le bien!

M. J. H. Hudgins de Kentwood, Lne, est de passage à la Nouvelle Orléans.

M. Wm. C. Dufour est arrivé lundi, de Washington, D. C.

Le mariage de Mlle Bertha Taney, fille du regretté Dr Taney, et de M. Wm Ray, de St-Louis, Mo., a été béni en présence d'une nombreuse assistance, mardi, en l'église Ste-Thérèse, par le Rév Père Delaney. La mariée, qui portait un très élégant costume de voyage, en drap brun, a été conduite à l'autel par son frère, M. Louis Taney. M. Ray l'y attendait avec son "best man," M. P. Foley. Mlle Beulah Taney était demoiselle d'honneur. A l'issue de la cérémonie une réception intime a eu lieu chez Mme Taney. M. et Mme Ray sont partis le soir même pour St Louis, où ils résideront.

Une soirée dansante sera donnée par le Blue Bell Club, lundi chez Mlle Lanaux.

Très jolie fête d'enfants samedi, chez Mme Howe, de la rue Jackson.

M. Ben. Ozmard, de Ste-Marie est actuellement à la Nlle-Orléans, où ils passera quelques jours.

Très beau diner de dix couverts, lundi dernier, chez M. et Mme James Winship.

M. et Mme Ulysse Laplace sont les hôtes de Mme J. Dunbar, de l'avenue Remparts.

Les fiançailles de Mlle Marguerite Butler, et de M. Eugène Ellis sont annoncées.

M. Albert Breton est arrivé la semaine dernière, de New York.

Les membres de "l'Avenue Euchre Club" se réuniront lundi, chez Mlle Rosalie Lions.

M. et Mme J. H. Menge ont, avec quelques amis passé Noël à la Passe Christian.

M. Warren Johnson est arrivé de Cornell, pour passer les fêtes avec sa famille.

Mlle Kate Minor est repartie lundi pour Southdown, à Terrebonne.

Mlle Grace King a donné jeudi une réception en l'honneur du Prof. et de Mme Fenelosa.

Mlle Edna Hellwege a invité quelques personnes à un *informal* qu'elle donnera le Jour de l'An.

Les demoiselles Miles passent les fêtes chez leur père, le gén. Miles, à Ascension.

Très beau diner chez M. et Mme W. C. C. Claiborne, le jour de Noël.

M. Rathbone DeBuys qui est arrivé récemment de Yale, restera quelque temps avec sa famille, à la Nouvelle-Orléans.

Mlle Stubbs, de San Francisco, est attendue incessamment.

Le lieutenant Lutz Walh est arrivé lundi, d'Atlanta, Gie.

Des cartes reçues de Mme George Deléry, et de M et Mme Stephen Chalaron annoncent le mariage de Mlle Estelle Deléry avec M. James Chalaron, mariage qui sera célébré à la cathédrale St Louis, le mercredi 6 janvier.

M. Horman Simmonds est parti pour New York, où l'attendait sa famille avec qui il passera les fêtes.

Mercredi, M George Walters est reparti pour la Virginie.

Le mariage de Mlle Eliza D. Freeman, avec M. Ernest M. Loëb, sera célébré le mardi, 5 janvier, à Galveston, Texas.

Très jolie fête intime, jeudi, chez Mme Thos. McHyman, où un bel arbre de Noël avait été décoré avec un goût exquis par Mlle Ida Lavillheuvre en l'honneur de ses petites nièces, Jeanne Aimée et Marie Hyman.

M. et Mme Ed Bright ont donné jeudi une réunion pour Edgar, leur intéressant petit garçon.

Mlle Olcott, de Mobile, est en visite chez le Capt. et Mme W. F. Owen.

Des invitations ont été lancées par Mme E. J. Clark et Mlle Sophie Clark pour un "at home" jeudi, le 31 décembre.

On annonce les fiançailles de Mlle Valentine Lanaux et de M. Clarence Rareshide.

Le Consus Carnival Club, nouvelle organisation mystique, donnera son premier bal à l'Opéra Français, le 12 janvier.

Mlle Erskine Kock a passé le jour de Noël à Belle Alliance, chez M. et Mme James Kock.

M. et Mme Alfred Pattison sont installés dans leur jolie demeure de la rue Prytanée.

Les demoiselles Kernion ont donné jeudi, en leur admirable résidence de l'avenue Esplanade, une brillante réception, suivie d'un très beau souper. Au nombre de leurs invités, se trouvaient: Miles Magda Forstall, Lulu Hall, Louise Claiborne, Eugénie Tebault; MM. Eugène Morphy, Elmore Dufour, Willie Formento, Dr Léon Cusachs, Walter Tusson, Albert Morphy, Dr Hamilton Tebault et George Kernion.

Mardi, on a célébré, à midi, à l'église Méthodiste de la rue Félicité, le mariage de Mlle Roberta C. Kennedy, avec M. Crow Girard, de Lafayette, Lne.

M. et Mme George Eastwick ont pris, pour l'hiver, des appartements à l'hôtel St-Charles.

Les demoiselles Roman ont reçu, "informally", lundi, en honneur des demoiselles Roberts.

Mme M. R. Field et Mlle Flo Field sont de retour de la Baie St-Louis.

Le mariage de Mlle Susie Burbank avec M. Edward Mask a été célébré mercredi, à la résidence de Mme C. Moret, rue Prytanée.

La dernière réunion du Progressive Euchre Club a été ténue chez Mme Garrett Brown.

Mme E. L. Bemiss, avec ses enfants est arrivée mercredi, de Richmond, Vie., où elle était allée passer quelque temps avec ses parents.

Le Dr H. W. Cummings, de Mississippi, est l'hôte de sa sœur, Mme S. A. Montgomery.

Mlle Alice Forstall est arrivée la semaine dernière à la Nouvelle-Orléans, venant de St-Jacques où elle avait fait un séjour de quelque durée.

Mme et Mlle Blanchard sont allées rejoindre à Washington, le sénateur Blanchard, avec qui elles ont passé la fête de Noël.

Venant de la Virginie, Mlle Lena Logan est arrivée, la semaine dernière, à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme Louis Burthe ont lancé des cartes d'invitations pour le mariage de leur nièce, Mlle Marie Gabrielle Burthe, avec le Dr Marion Souchon, mariage qui aura lieu en la Cathédrale St-Louis, lundi, le 4 janvier, à 5 heures P. M.

L'Hon. R. V. Duoros, de St-Bernard, est à la Nouvelle-Orléans depuis plusieurs jours.

M. Sidney Story est de retour de Washington, D. C.

Le mariage de Mlle Gertrude Boutcher avec M. Thos Jefferson Woodward Jr, sera célébré jeudi, le 7 janvier, à 4 heures 30 P. M., en la résidence de M et Mme George W. Boutcher, avenue St-Charles.

M. et Mme H. See, arrivés la semaine dernière à la Nouvelle Orléans, sont partis mercredi pour retourner à Boston, où ils désiraient passer la fête de Noël.

Mme John B. Lallande est arrivée la semaine dernière du Nord, et restera tout l'hiver chez Mme James Miltenberger, avenue de l'Esplanade.

M. Wm. J. Young, un millionnaire de Clinton, Iowa, qui était, la semaine dernière, l'hôte de sa tante, Mme Rosa Young, vient de regagner son home.

M. Henry B. Carré est venu mardi, de Nashville, Tenn., pour passer Noël avec ses parents.

M. et Mme Paul Capdevielle étaient, vendredi, les hôtes d'un très beau diner de famille.

Le mariage de Mlle Marie Gérard et de M. Richard Thériot sera célébré le 29 décembre, à 5 heures P. M., à l'église St-Augustin.

Mme Wm Garig, et Mlle Lucie Garig sont reparties pour Baton Rouge.

Mlle Noémie Hart, de Bonnet Carré, Lne., est venue passer les fêtes à la Nouvelle-Orléans.

Le Gén. Ad. Meyer, qui, venant de Washington, D. C., est arrivé ici lundi, restera encore quelques jours, à la Nlle-Orléans.

Mlle Mary Chapman, de Natchez, Miss., passera une partie de l'hiver avec sa sœur, Mme Paul Robelot.

Venant d'Alabama, Mlle Vira Boarman est arrivée ici, la semaine dernière.

M. et Mme Shingleur, de Jackson, Miss., ont passé la semaine dernière dans notre ville.

Mlle Stella Demornelle a passé quelques jours à la Baie St Louis, à l'occasion du mariage Gex-Landreaux.

BLANCHE.

Voir la suite des Mondanités à la 7me page.

CELEBREZ LE NOUVEL AN

—CHEZ—

NATHAN LEVY.

Le Nouvel An est observé dans certains cercles, sinon plus ou moins autant que le jour de Noël. M. Nathan Levy le sait et nous fait des offres de Cravateset de foulards en soie française desquels il serait difficile de ne pas trouver un cadeau approprié.

Les Vêtements de dessous qui se trouvent dans son établissement sont des meilleurs fabriques.

Demain, à son magasin, il y aura une vente spéciale. Les marchandises seront sacrifiées, on peut bien le dire, car il offrira pour s'en défaire des costumes de 4 00 pour $2 90. De fait, ces réductions sont visibles sur toutes ses marchandises.

Vous verrez aussi les meilleurs Mouchoirs en toile et en soie au prix très réduit de 25cts pièce.

Un Chapeau à la mode est comme un joli cadre sur une gravure, il la fait valoir. Les Chapeaux de NATHAN LEVY sont des plus élégants en ayant justement reçu un nouveau lot il les déballera pour sa vente spéciale.

45 cts (quarante-cinq sous) le Vêtement et au dessus, voilà l'offre sans précédent faite par M. Levy, le magasin par excellence. Cette vente spéciale ne durera que 10 jours, commençant Lundi. Les vêtements sont des mieux finis et des couleurs les plus sûres.

N'oubliez pas et ne manquez pas cette grande occasion de donner des Cadeaux de Nouvel An.

NATHAN LEVY.
707 rue du CANAL.
27déc—

Inpirations pour les Fêtes -:-

Pour des Cadeaux beaux et utiles pour le Jour de l'An Il n'y a rien de mieux que des Jeux de.....

Couteaux à découper, Réchauds,
Couteaux pour Gibier, Thétères,
Pêle et Fourgons en cuivre, Couteaux de fruits,
Couteaux et Fourchettes manche en nacre,
Couteaux et Fourchettes plaqués.....

Un Cadeau Pratique et Substantiel serait un

Stove de Buck ou un——
——Southern Queen Steel Range.

STONE & McBRYDE,

Quincaillerie, Stoves et Objets de Maison, Stoves à Gasoline, Chauffrettes à huile de Barler.....
TELEPHONE 1030.

317 RUE DU CAMP.

SALON D'ART DE CURTIS.

AU DEUXIÈME
BOURSE D'ENCAN DE LA NLLE-ORLEANS,
54 ET 56 RUE BARONNE.

Meubles Antiques et Modernes, Pianos, Ornements, Peintures, Boîtes à Musique, Superbes Divans et Berceuses en Cuir.

Ouvert de 8 A. M. à 6 P. M.

24 déc—24 30

CONFISERIE MANNESSIER,

Coin Royale et St-Pierre.

POUR NOEL 1896.....JOUR DE L'AN 1897

Un Grand Assortiment Complet de Fruits Glacés et Cristalisés.

Grande Variété de Chocolats Fins, Dragées, Bonbonnières et Cartonnages.

Commandes pour Soirées, etc., Exécutées Artistiquement

Les Ordres de la Campagne seront remplis avec la Plus Grande Attention.

13 déc au 30

cote trouvé mon chemin de Damas, et puis les jeunes filles, même celles à marier, c'est du même bois... dont on fait.... les vieilles tantes grondeuses." Et il lui prit la main qu'il baisa si affectueusement, si délicieusement que la tante se mit à lui sourire et lui pardonna sa boutade. Elle le gâtait comme les grand'mamans savent gâter leurs petits enfants, aussi Gontrand l'appelait-il souvent tante-gâteau.

Tante-gâteau reçut donc son méchant neveu à bras ouverts et, lorsqu'elle sut l'objet de sa visite, elle eut comme un gros soupir, comme un soulagement du cœur et s'écria: "Enfin."

"Oui, ma tante, dit-il je veux me marier; mais avant de me.... laisser enlever, je désire vous parler de ces choses-là; votre expérience, autant que l'affection que vous m'avez toujours témoignée, me donnera, j'en suis sûr, quelques bons avis, quelques conseils, dont j'ai besoin, car, car.... je ne me sens pas trop brave." Et ce soldat, qui n'aurait pas hésité, une seconde, à se jeter dans la mêlée, sur un champ de bataille, à risquer sa vie dans un combat sanglant, venait demander aide et assistance à une femme, à une vieille tante, avant de s'élancer à cette conquête pacifique, où la longue épée, qui pendait à son côté les jours de parades et de revues militaires, ne pouvait lui être d'aucun secours.

Et il ravivait, dans son esprit bien plus que dans son cœur, de lointains souvenirs, ces doux souvenirs que chacun garde dans la mémoire, le souvenir des premiers rêves d'amour, lorsqu'on a vingt ans. Il se reprochait presque, aujourd'hui, de n'avoir pas cédé à ces premières impulsions, de n'avoir pas saisi, au passage, l'un de ces minois frais et souriants, qui vous apparaissent comme un nuage rose dans le ciel bleu de la jeunesse et que l'on perd bientôt de vue, lorsqu'on s'attarde trop, lorsque pour suivre la mode, pour faire comme les autres, on a la mauvaise idée de tourner ses regards et ses aspirations vers les mirages trompeurs du monde où l'on s'amuse. Il sentait, devenu sérieux et depuis qu'il avait dit adieu à ces passions de fantaisies, trop faciles, et qui ne laissent, dans le cœur, que cette impression factice d'ivresse que produit sur les nerfs, la morphine, il sentait qu'il manquait de courage et d'expérience. Il comprenait la vanité de ces émotions éprouvées, pendant les nombreuses fêtes de dix ans écoulés, le vide de ces soirées brillantes, où, entre une bouteille de vin d'Espagne et une bouteille de Roederer, ces deux mauvaises conseillères, dont l'une montre sournoisement, son cachet vert, l'autre son papier doré, étincelant comme l'œil de Méphistophélès, il avait pu voir perler, dans un soufre bruyant et faux, entre deux lèvres carminées, les dents d'ivoire de quelque croqueuse de fortune.

Il venait de brûler ses anciennes idoles et, dans son cœur, il restait un peu de la fumée du sacrifice, qui ternissait ses aspirations vers un idéal, pour lui, encore mal défini; il restait un peu de ces cendres tièdes encore et poudreuses, qui l'empêchaient de voir bien distinctement, que ce qu'il lui manquait, pour remporter la victoire désirée, ce n'était pas la volonté—(il venait de dire très sérieusement: "Je veux me marier.") — mais plutôt l'occasion d'une rencontre avec.... l'ennemi qu'il paraissait craindre et redouter. Il n'avait rien perdu des qualités qu'il possédait hier et qui rendent un homme aimable, désirable; mais il savait, que pour inspirer une grande passion, un grand amour, il faut avoir en soi le germe d'une passion, d'un amour égal. Le diamant ne peut étinceler, ne peut éblouir s'il n'est pas frappé par le rayon de lumière qui lui communique sa flamme et ses étincelles.

Et il ne l'avait pas encore trouvé ce rayon de lumière et il ne les avait pas encore rencontrés ou du moins remarqués ces yeux d'où devait partir l'étincelle; et voilà pourquoi il demeurait timide et voilà pourquoi il avait résolu de faire ce voyage au vieux manoir de Touraine.

Certes, à son âge, pensait-il, il ne pouvait faire qu'un mariage de convenance et alors, il y avait une grosse question à discuter. Sa tante était marquise, lui était comte et il lui fallait, pour femme, au moins une comtesse. Grave affaire! il ne fallait pas déchoir, il ne fallait pas se mésallier. Ah! s'il avait pu prendre, comme il disait, dans le tas, combien de petites baronnes de noblesse récente, ou de petites filles de vieux et riches banquiers auraient brigué l'honneur de devenir comtesse! Mais la tante était d'une grande sévérité sur ce point d'honneur. Elle avait toujours tremblé que son coquin de neveu, dans la vie un peu bohémienne qu'il avait menée, ne fasse quelque frasque et ne vienne à ternir le blason de la famille. Oh! cette fois, elle n'aurait pas pardonné, elle l'aurait désavoué, rejeté, déshérité.

Parmi les ancêtres, le siècle passé, un marquis avait déjà fait une fugue de ce genre. Le marquis s'était épris d'une jeune et jolie russe, sans naissance, et l'avait épousée, en dépit des remontrances, qui ne lui avaient pas été ménagées. Une sorte de conseil de famille s'était réuni et l'avait décidé d'établir comme une quarantaine, afin de tenir à l'écart de leurs relations, ce renégat, cette roturière, cette slave, qui ne comptait pas parmi ses aieux, le plus petit quartier de noblesse. Ce ne fut qu'après plusieurs années de souffrances morales et physiques, imposées, à la nouvelle "intrue" et à son mari "déclassé," par la morgue, intransigeante alors, de leur entourage aristocratique, que, toutes les rancunes, les rudesses, les vexations disparurent devant les charmes et l'élégance de la jeune femme, devenue marquise. On lui avait fait grâce à cause de sa distinction éprouvée et de sa beauté caucasienne: Cependant la tante devenait maussade et ne décolèrait pas de trois jours, lorsque ce souvenir historique lui revenait à la mémoire. Si elle avait pu diviser son sang, elle se serait fait saigner pour en retirer cette parcelle, "cette scorie slave," comme elle disait, car elle avait de gros mots tante-gâteau, lorsqu'elle était en colère.

"Ah! mon beau capitaine, dit la tante, vous voulez vous marier. Vous avez sans doute, cette fois, trouvé *votre chemin de Damas!* Est-elle brune, est-elle blonde?

"Est-ce une marquise, une comtesse?" A toutes ces questions Gontrand souriait, hochait la tête, et il regardait sa tante d'un air suppliant, d'un air qui semblait dire: Mais non, ma tante, c'est vous qui devez me choisir l'ange qui vous remplacera près de moi et c'est pour cela que je suis venu vous trouver. J'ai en vous une bien plus grande confiance qu'en moi-même. "Voyons, répondez-moi donc, est-elle blonde votre marquise, est-elle brune votre comtesse? récidivait la tante." Et Gontrand lui dit: "Je n'en sais rien encore, ma tante, les blondes, je les trouve un peu blondes, les brunes, je les trouve trop brunes. Enfin, je ne suis pas fixé du tout et je désire que vous m'aidiez dans cette tâche, qui me paraît trop rude pour moi seul."

"Oh! s'écria la tante en riant, vous voudriez peut-être qu'on vous vienne demander en mariage.... mais, l'année n'est pas bissextile, mon cher.... Vraiment, je ne vous reconnais plus, on m'a changé mon fier dragon, on me l'a changé!"

Mais, au fond, son cœur jubilait, elle était très flattée de la déférence que lui témoignait son cher neveu, elle souriait, elle était dans la joie d'entendre ce grand garçon, lui demander son appui pour une mission aussi délicate. Gontrand avait frappé juste. Il subissait l'influence de nos mœurs françaises et des coutumes de son monde; il savait bien que les mamans et les vieilles tantes se chargent toujours de marier les jeunes gens, quelquefois avant même que ceux-ci n'aient soupçonné leurs desseins. Il savait que dans la société, où il vivait, le mariage était une question de savante diplomatie, bien plus qu'une affaire de cœur, d'entraînement spontané et personnel.

"Mon cher neveu, dit la tante, aimeriez-vous Mlle Renée de Montblazon, c'est une blonde